

Filmer la nature pour mieux la sublimer

Jacques Perconte. Cet artiste, considéré comme le pionnier de l'art vidéo, offre une plongée dans des paysages sublimes, souvent marqués par la main de l'homme. Une manière douce de rendre compte de l'urgence écologique, exposée tout l'été à Nantes.



Jacques Perconte devant ses œuvres, exposées au Lieu Unique, à Nantes. Thomas Louapre pour La Croix

Nantes
De notre correspondante régionale

Blanc mont blanc, À vol d'oiseau, Soleil levant, Pleine mer... Il suffit de s'immerger dans l'œuvre numérique de Jacques Perconte pour mesurer son attachement à la nature dans toutes ses dimensions. Pour en révéler la beauté, cet artiste de 48 ans, barbe longue et regard doux, a développé une technique artistique très personnelle mêlant tournages vidéo au grand air et intervention sur ses images à l'ordinateur.

Cet « alchimiste » passe de longues heures à compresser et modifier les fichiers informatiques de ses vidéos pour façonner des paysages poétiques, rappelant parfois les coups de pinceaux de l'impressionniste Claude Monet. « Je fais dysfonctionner le corps de l'image pour enlever son côté lisse et standardisé, explique-t-il. Mon intention n'est pas d'abîmer mais de sublimer, de libérer les images pour qu'elles expriment leur véritable nature. » Diplômé de la faculté d'arts plastiques de Bordeaux, Jacques Perconte s'était d'abord imaginé cinéaste. Cet enfant qui aimait « surtout dessiner et faire la fête » a tourné ses premiers courts métrages à l'adolescence et s'est nourri de films très noirs, d'une grande beauté plastique, comme ceux de David Lynch ou David Cronenberg.

Le tournage de son premier long métrage, qui n'a jamais été produit,

lui a fait comprendre qu'il préférerait travailler seul, sans contraintes formelles. Ce qui ne l'empêche pas de collaborer avec des cinéastes comme Leos Carax ou Jean-Luc Godard. D'abord intéressé par la représentation des corps, Jacques Perconte a cédé à l'appel du paysage, à l'image du peintre britannique William Turner (1775-1851), qui avait délaissé le sujet, l'art de son époque, pour peindre la nature dans tous ses états et couleurs. Tout l'été, Le Lieu Unique, centre des cultures contemporaines à Nantes, expose son travail sur six grands écrans. Ils dévoilent ses images de paysages tournées en France ou en Europe, ces dix dernières années: mer, mon-

Ses raisons d'espérer. Contemplation et compassion

« Quand je suis dans la nature avec ma caméra, je reste un long moment sans rien faire pour retomber à un niveau de présence et de calme. Ce rapport au repos, à la disponibilité, me semble essentiel. Il faut se rendre suffisamment disponible pour voir les choses telles qu'elles se passent. Quand on voit un arbre, il faut ressentir le calme de l'arbre. Il n'y a rien de plus présent qu'une fleur. Elle ne se pense pas, elle est pleinement là. C'est de cette manière qu'on peut s'apercevoir que l'empathie et la compassion sont présentes chez beaucoup de gens. En fréquentant le milieu des nouvelles spiritualités j'ai eu l'occasion de rencontrer Amma, cette Indienne connue dans le monde entier pour ses câlins. La première fois, j'ai eu peur. Ensuite, j'ai appris à me connecter à l'essentiel. Je l'ai d'ailleurs ressenti très fortement lors d'une exposition au Collège des Bernardins, en 2014. Comme si ma pratique artistique entrait en résonance avec ce lieu de spiritualité. »

« Avec le temps, j'ai développé une grande humilité face à la nature. Maintenant, je filme les choses telles qu'elles sont. »

tagne, forêts, nuages, oiseaux mais aussi fumées de raffineries et sites industriels. Cette œuvre immersive, dont les couleurs et l'ambiance évoluent sans cesse, offre un panorama inédit de notre environnement, pour mieux en souligner les forces et les fragilités. « Je ne suis pas là pour dénoncer comme le ferait un militant mais pour montrer ce qui est et que l'on ne voit pas toujours. »

On découvre dans ces vidéos une mine allemande de plusieurs kilomètres de long, devenue, à son grand étonnement, un lieu prisé de tourisme industriel. C'est une mine de charbon voisine qui avait été investie par des activistes pour empêcher son extension. « Je n'aime pas la violence ou ces gestes de jeter de la sauce tomate sur des œuvres d'art mais je comprends qu'on le fasse, commente-t-il. C'est important que tout le monde soit actif à son échelle. » Sa prise de conscience écologique s'est forgée au rythme de sa découverte de « la violence des hommes sur la nature » et de la disparition de certains paysages familiers. « Par exemple, quand je filme un glacier, je ne peux plus faire une séquence vidéo sans voir un bloc s'effondrer... »

Lui qui a grandi à Grenoble, au pied des montagnes, puis à Bordeaux, non loin de l'océan, a ressenti ce besoin de grands espaces peu après son arrivée à Paris. Désormais installé à Rotterdam, Jacques Perconte ne perd pas une miette des mouvements incessants du port, aussi fascinants qu'inquiétants. Ses

destinations de tournage varient au gré de ses invitations dans des festivals de cinéma ou d'art visuel. « J'y reste quelques jours de plus pour prendre le temps de tourner », glisse l'artiste, qui se déplace presque toujours avec ses 20 kg de matériel.

« Avec le temps, j'ai développé une grande humilité face à la nature, poursuit-il. Avant, je cherchais la meilleure lumière à certains moments de la journée. Maintenant, je filme les choses telles qu'elles sont. » Ses longues heures passées en lisière de forêt, de la Nièvre à l'Écosse, étonnent souvent les gardes forestiers qu'il rencontre. « Ils sont curieux de me voir filmer des paysages de bord de route qui n'intéressent personne d'autre que moi. J'y vois une beauté profonde. » Sa présence en ces lieux incongrus lui permet aussi de donner à voir à quel point l'homme façonne le paysage.

« Quand on voit les rivières et les collines vertes d'Écosse, on pense à une nature à l'état brut, raconte Jacques Perconte. Mais la forêt d'Etrick, que je filme depuis plusieurs années, fait en réalité l'objet de coupes rases régulières, très brutales, à la dynamite. » Pour augmenter sa rentabilité, les arbres y sont plantés de manière tellement dense qu'ils ne permettent qu'à une petite faune de s'y épanouir. « On n'y croise jamais aucune biche, tout juste des renards ou des rongeurs. » Et un amoureux de la nature, caméra au poing, à l'affût du moindre bruissement de vie...

Florence Pagnoux